

TEMPERATURE

Du 25 avril 1904

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 a.m., midi, 3 p.m., and 6 p.m.

LA GUERRE Russo - Japonaise.

Ren n'est venu confirmer jusqu'à la nouvelle d'une grande bataille sur les bords du Yalou dans laquelle les Japonais auraient perdu sept mille hommes.

En outre il ne semble pas que les Japonais aient traversé en force le Yalou, de sorte que les deux armées n'ont pu se rencontrer.

A moins que Kourapatine n'ait lui-même envoyé des troupes sur la rive coréenne du fleuve; mais comme il est établi que les Russes ne disposent pas de forces considérables à cet endroit, que le gros de leur armée actuelle occupe des positions plus au nord, dans l'intérieur de la Mandchourie, il est douteux que le commandant en chef ait ordonné un tel mouvement.

D'autant plus que le plan des Russes, qui se dessine de plus en plus, est d'attendre la concentration de toutes les troupes qu'ils veulent mettre en ligne avant de prendre l'offensive. Et comme Kourapatine ne croit pouvoir entreprendre une campagne offrant des chances de succès qu'avec 400,000 hommes, contingent que dans la dernière partie du mois prochain, il ne s'engagera pas avant cette époque, à moins d'y être forcé.

Quant à l'envoi de la flotte russe de la Baltique au golfe du Petchili il ne saurait avoir d'influence sur le plan de Kourapatine, et le général russe ne l'a pas comprise dans ses calculs. Il croit Port Arthur imprenable, et estime n'avoir conséquemment rien à craindre du côté de la mer. Aussi n'attendra-t-il pas les navires de guerre d'Europe, qui, de toute façon, ne pourraient arriver avant la fin

du mois d'août, et entreprendra l'exécution de son plan dès qu'il aura en main le nombre d'hommes qu'il a fixé.

LES COSAQUES.

On lira avec intérêt cette étude sur le rôle nouveau des cosaques dans l'armée russe.

De temps à autre, l'enlèvement d'une patrouille, des coups de feu échangés avec les travailleurs ennemis témoignent leur vigilance incessante. Pour ne pas se laisser oublier, ils faisaient sentir l'aiguillon, comme à Tchoudon, dans une attaque brusquée et meurtrière qui mettait le désarroi dans les rangs japonais, tandis qu'ils restaient indemnes et insaisissables.

Cette tactique, où ils sont passés maîtres, fut de tout temps pratiquée par les tribus guerrières de l'Oural, du Don, du Dnieper et du Volga, qui furent plus tard celles de l'Ossour et de l'Amour. Bien que les cosaques soient aujourd'hui régulièrement organisés, qu'on en ait formé des régiments, des brigades et des divisions, on a eu le bon esprit de baser leurs règlements de manœuvres sur leurs traditions et de mettre en harmonie leur emploi dans la guerre moderne avec leur mode d'action historique.

La formation en "lava" correspond, en réalité, au déploiement de l'infanterie française en loto en soutien; mais la soignée isolée n'est pas considérée comme suffisante pour agir de la sorte. Pour s'étendre en profondeur sans affaiblir son front, la "lava" est formée, en général, par une brigade. Elle dessine alors un arc de cercle d'une grande étendue, formant un véritable filet, une "nasse," disent les Russes, qui enveloppe l'ennemi dans ses mailles plus ou moins serrées, mais solidement reliées entre elles.

"Pour atteindre leur but, dit le règlement militaire, les "lavas" doivent agir avec audace. Persévérantes et infatigables dans leurs attaques, elles se lancent sur les flancs de l'ennemi, l'enveloppent, l'attirent à elles et refusent le combat si elles ne sont pas en forces. Elles s'attachent à l'adversaire, s'efforcent de miner ses mesures de protection, détruisent les liaisons entre les corps, éparpillent des postes de communication, des plantons et estafettes et, par leurs attaques soudaines, portent le trouble et le désordre dans les colonnes ou les bivouacs."

On peut être assuré que la cavalerie du général Michtchenko a suivi ce programme à la lettre. La formation en lava, qui permet les rapides changements de front, le rassemblement momentané sur les ailes et même la dispersion apparente des cavaliers dans tous les sens, constitue incontestablement la meilleure tactique d'un corps d'éclaireurs. Sa force provient de ce que tout en gardant une grande liberté de mouvement, les hommes suivent l'impulsion de leur chef d'escouade, qui reçoit lui-même, par signes, les indications du chef de peloton. Grâce à ces agents de liaison qui se multiplient à tous les degrés de la hiérarchie, la pensée du commandant de la lava se transmet avec une rapidité inouïe jusqu'au dernier cosaque. Il va sans dire que les cosaques sont rompus à ces exercices; elles obéissent admirablement au chef et le règlement autorise les officiers à se servir au besoin du cri d'un oiseau comme signal de ralliement.

"La "lava," dit encore l'instruction officielle ne doit jamais laisser passer une occasion de fondre subitement sur l'ennemi soit en entier, soit par fractions, en cherchant toujours à le frapper au point faible. L'opportunité et la décision de ces coups soudains sont une garantie du succès. Ils s'exécutent au signal ou au commandement du capitaine: "Sotnia!" derrière moi! "Quand la soignée agit dans la lava de régiment, elle se conforme aux ordres du colonel."

Avec le perfectionnement des armes modernes, ces charges de viendront peut-être moins fréquentes et seront le plus souvent remplacées par des feux d'infanterie ouverte inopinément. C'est ce qui est arrivé dans la dernière rencontre des avant-gardes japonaises, à Tchoudon. Les cosaques, qui ont tous armés du fusil à tir rapide, ont combattu à pied, en utilisant admirablement toutes les ressources du terrain et ils ont indigné, en quelques instants, à leurs adversaires, des pertes sensibles.

C'est une indication précieuse à recueillir et qui marque une évolution dans l'emploi de la cavalerie, en campagne. Dans cette circonstance, les cosaques du général Michtchenko se sont conduits, en somme, comme des Boers tirant sur les Anglais, à l'abri d'un kopje, et la manœuvre leur a réussi comme elle a réussi tant de fois aux compagnons de Botha et de Dewet. Ils ont infatigablement tenu le renouvellement de leur artillerie ainsi que le leur a recommandé le général Kourapatine. En tout cas, l'emploi des feux par les cosaques qui, jusqu'à présent, se servaient plus volontiers de l'arme blanche, est une nouveauté qui mérite d'être soulignée.

UN ANNIVERSAIRE.

C'était, il y a quelques jours, le deux-centième anniversaire de la mort de Bossuet.

Jacques-Benigne Bossuet est mort, en effet, le 12 avril 1704, à quatre heures un quart du matin, à Paris, rue Sainte-Anne, à l'âge de soixante-seize ans six mois et seize jours. Il souffrait depuis plusieurs années de la pierre et c'est cette maladie qui l'emporta. Il en avait souffert longtemps sans soupçonner la nature de son mal, sans en parler même et sans interrompre ses travaux. Il se décida enfin à consulter quelques uns des plus célèbres médecins de son époque, notamment Dodard, Tournefort et Fagon. Ceux-ci lui cachèrent

pendant quelque temps la vérité. Ils lui découvrirent enfin en se félicitant de le convaincre de la nécessité d'une opération à laquelle l'évêque de Meaux ne voulait d'ailleurs pas consentir.

L'abbé Ledieu raconte que Bossuet se fit lire jusqu'à soixante fois l'évangile au cours de sa dernière maladie. Ce fut l'abbé de Saint-André qui ferma les yeux du défunt en prononçant ces paroles: "Mon Dieu! que de lumières éteintes et quel flambeau de moins en votre Eglise!" A l'exception de l'évêché de Meaux, toutes les charges de Bossuet furent distribuées le jour même de sa mort. L'évêque de Meaux était abbé de Saint-Julien de Beauvais, premier aumônier de Madame la Dauphine et conseiller d'Etat.

Ce que coûte une guerre.

A l'aide de documents précis et par comparaison avec des précédents analogues, on a calculé ce que coûtera la guerre russo-japonaise pour une campagne de six mois. Voici les tableaux adressés:

Table with 2 columns: Japon and Russie. Rows include Mobilisation, Transport de vivres, Prix des vivres, Solde des troupes, Ambulances, Habillement, Pertes en chevaux, Chemins de fer de campagne, Pertes en matériel de guerre, Matériel d'intendance.

ARMÉES DE MER.

Table with 2 columns: Japon and Russie. Rows include Usure des escadres, Artillerie à bord, Torpillerie, Charbon, Vivres et solde des équipages.

Mort de William Devere.

New York, 25 avril.—William Devere, un acteur qui a figuré dans de nombreuses pièces burlesques écrites par Charles Hoyt, est mort à l'hôpital de St Vincent d'une complication de maladies.

Il était âgé de soixante ans. Sa maladie datait de plusieurs mois.

L'Institut des Sourds-Muets de la Louisiane.

M. John Jastrzemski, surintendant de l'Institut des Sourds-Muets de l'Etat de la Louisiane situé à Baton Rouge, nous a communiqué le rapport des deux années finissant le 1er avril 1904.

Il suffit de le parcourir pour se rendre compte du zèle et de l'habileté avec lesquels ceux qui en ont la charge conduisent l'institution dont la devise est: "Il y a peu, s'il y en a, de meilleures preuves de civilisation que les mesures de prévoyance prises par un peuple pour ses classes défavorisées."

Tout est enseigné dans cette institution modeste, absolument comme dans les écoles fréquentées par ceux qui jouissent de toutes leurs facultés. On y trouve en outre un département industriel où le travail manuel est enseigné, une imprimerie, un atelier de charpente, un atelier de couture, une école de science domestique, une laiterie.

L'Hôpital de Charité.

Le rapport des administrateurs de l'Hôpital de Charité à l'Assemblée générale de la Louisiane pour l'exercice 1903 vient de paraître. Il inclut les rapports des chefs de tous les services, qui donnent les détails les plus circonstanciés, et permet de juger non seulement des immenses bienfaits de cette institution, mais aussi de l'importance qu'elle a dans une communauté comme la nôtre.

Et fait remarquable, digne de toute gloire de l'humanité, est que les dépenses totales n'ont pas atteint le chiffre des revenus. Les dépenses ont été de \$134,919.47 et les ressources de toutes provenances ont atteint la somme de \$139,249.47.

Récoltes perdues.

New York, 25 avril.—Les cultivateurs de fruits de la vallée de l'Hudson perdront \$2,000,000 par suite du froid excessif de l'hiver, disent des avis de Kingston, N. Y. La récolte de pêches est perdue et nombre d'arbres fruitiers devront être remplacés.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Le "Grand" ne pouvait faire un meilleur choix pour la semaine de clôture que "Roanoke", une pièce de Hal Reid qui renferme des situations dramatiques d'un intense intérêt.

Le drame se déroule dans le sud. Le scélérat de la pièce, car il en faut un, et un corsé, dans tout mélo qui se respecte, est un avare qui cherche à économiser de l'argent même dans l'accomplissement de ses crimes. Désirant dépouiller un vieillard il s'empare d'une fiole de poison trouvée dans le jardin et en sature une pomme, puis il déclare au malheureux que ses fruits sont amers.

Le vieillard, fier de ses produits, repousse cette allégation et afin d'appuyer plus énergiquement sa dénégation il prend la pomme qu'on lui présente et la mange.

Le poison produit son effet immédiatement et le scélérat, enchanté de n'avoir rien dépensé pour commettre le crime, se met en devoir de dépouiller sa victime. Le fils du vieillard survient à ce moment et une lutte s'engage, mais le scélérat le réduit à l'impuissance et lui fait à la tête une blessure qui entraîne la perte de la raison. En apprenant le crime la fille de la victime est atteinte d'une fièvre cérébrale à la suite de laquelle elle perd la vue. C'est déjà corsé, comme on voit, mais pour augmenter encore l'intensité du drame l'auteur fait assister au crime deux femmes, la mère et la fille, parentes du vieillard assassiné. Au lieu de dénoncer Morse, c'est le nom du scélérat, elles se taisent dans le but de le faire chanter, le sachant riche.

Le développement de cette institution, les brillants élèves qu'elle a formés, font le plus grand honneur à M. John Jastrzemski qui la dirige depuis vingt ans.

Le Sommeil Réparateur Vient après un bain avec le Savon Sulfureux de Glenn.

Il calme, tout en nettoyant. Ses propriétés médicinales débarrassent la peau de toutes ses impuretés. Les éruptions, brûlures, coupures, dartres furieuses, guérissent rapidement à son action curative.

AVIS.—Le Savon Sulfureux de Glenn (de son original) est incomparable et merveilles dans son effet réparateur. N'en prenez pas d'autres des pharmaciens. 5 centes — 1 an — sans taxe.

Skin Diseases!

To prove the wonderful curative powers of Hydrozone

Hydrozone

to all afflicted with Skin Disease of any kind, I will send One Trial Bottle Free to anyone sending me 10 cents to pay postage. Hydrozone is a harmless germicide. A trial will convince. Booklet on treatment of diseases sent free on request. Sold by leading druggists. Prof. Charles H. Hartman 63 1 Prince St., New York.

jeudi prochain sont données au bénéfice de Morris Marks, le sympathique et populaire caissier du théâtre.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Mlle Guerrero, la "Bel e Guerrero" comme elle universellement connue, nous est arrivée avec la réputation d'être une pantomime et une danseuse d'un talent supérieur à celui de Carmencita.

Aussi les habitués de l'Orpheum où elle a débuté hier ont l'attendaient ils avec impatience. Leur empressement a été récompensé car la charmante artiste a montré que les louanges dont elle a été l'objet à Paris, à Berlin, à Londres et à d'autres grandes villes d'Europe n'avaient rien d'exagéré. Elle se distingue particulièrement dans "La Rose et le Poignard" que joue avec elle Datura Philippe, un acteur espagnol de valeur. La danseuse, prise dans un orage s'est réfugiée dans la hutte d'un brigand. Celui-ci, la voyant couverte de bijoux, s'apprête à la dépouiller, mais elle l'empêche par des danses et finalement elle lui propose soumissionnement d'échanger une rose qu'elle porte à la poitrine contre son poignard.

Cette pantomime a produit un grand effet et a été bruyamment applaudie. Le programme de cette semaine est des mieux composés: il comprend Adeline Roatino et Clara Stevens, prima dona et danseuse respectivement, Billy Clifford, le "Broadway Clapper", et George H. Wood, un comédien de talent, qui montrent beaucoup d'entrain; Ferguson et Passmore, chanteurs et danseurs; les frères Olson, joueurs de banjo. Pour la seconde semaine de leur engagement la Barrows-Lancaster Company joue "The Jolly Jolier."

L'ESPRIT DES AUTRES

En correctionnelle: —Il paraît que vous vous enivrez tous les jours... Vous êtes un alcoolique invétéré? —Si l'on peut dire... Moi qui ne supporte pas deux verres à la coque cuits sur que la nappe à alcool!

Berliureau, qui veut écarter les importuns, fait cette recommandation à son domestique: —Si des visiteurs se présentent, vous répondrez que je suis sorti.

Bien, monsieur. —Puis se ravissant: —Au fait, non, vous me les enverrez... je le leur dirai moi-même!

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No 93 (commencé le 7 Janvier 1904)

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES QUATRIEME PARTIE.

III —LE VERSO.

—Il y en a en d'autres avant moi! Est-ce que ça ne vaut pas

d'être demoiselle de magasin ou modiste!

—Si tu n'avais fait que ça! —Eh, papa, est-ce qu'il n'y a que les actrices qui s'amuse à ça? An fond, va, je n'aime que mon métier!... Et la preuve, c'est que... Pas la peine que je te raconte des histoires qui te mettraient la cervelle à l'envers... La preuve, c'est qu'il n'y a plus que ça dans ma vie... Seulement... seulement, c'est un peu dur pour commencer, voilà tout... Et, sans "ma tante", ça ne serait pas commode de s'en tirer... Voilà toute mon histoire, papa... Et la tienne?

—Ah! les canailles! Ce fut le début, furieux, de son récit, à lui, avec un coup de poing sur la table. —Qu'est-ce qu'on t'a donc fait, mon pauvre papa?... Et croyant deviner: —Ta rente? —Si ce n'était que ça!... Et s'ils ne m'avaient pas fourré dedans, les bandits, est-ce que j'en aurais eu besoin, de la rente?... Il conta alors son histoire, plus lamentable encore que celle de sa fille, — la mésaventure du brave homme tombant au milieu d'une bande d'algériens et qui est une proie d'autant plus aisée à dépouiller qu'il se croit un finand.

Son départ de Brest, c'était une chose toute simple: y vivre sans sa fille lui était impossible. Il avait donc vite réglé ses tra-

vax en suspens; et, dare dare, il était accouru à Paris.

—Et si te t'y avais tout bonnement trouvée avec un amoureux de notre bord, petite, je te garantis bien qu'il t'aurait épousée... ou qu'il aurait eu affaire à moi, Dieu de Dieu... Hélas! —Papa, ce n'est plus de moi, mais de toi qu'il est question!

Et la petite main de Mandiennette dissipait les nuages qui s'accumulaient soudain sur le front de Poinsonnet. —Il faut bien que je te dise, murmura-t-il bien mélancoliquement, pourquoi, si près de toi, je ne t'ai pas revue... Quand je dis que je ne t'ai pas revue!... Trois fois, je suis allé à ton concert, toujours avec l'espérance que tu arriverais ou que tu en partais seule... Et, malgré ma colère, j'aurais en la faiblesse de te parler... savoir au moins, comment tu te portais... Ah bien, oui, tu étais gardée!... Et cela valait mieux, si il avec une très simple dignité, que nous restions séparés.

—Mais rien ne peut plus nous séparer, papa, puisque c'est fini, cette histoire-là!... —Vrai?... Pour de bon?... —Dame, papa! si-elle assez gonailleuse: tu sais où tu m'as rencontré, tout à l'heure? Il lui sautait nerveusement la main.

—Alors... alors, petite, bien que ça te cause de l'embêtement, j'en suis heureux! T'es voulu

être artiste? Soit! Mais pas autre chose. Et une artiste, on ne peut toujours la voir, l'embrasser... Et à nous deux, on ne se laissera pas vaincre par Paris... Oh! Je ne te généralise pas, je ne te demanderai pas de revivre ensemble, mais de nous retrouver, comme aujourd'hui... par exemple une fois par semaine... —Toutes les fois que tu voudras, papa!

—De pouvoir nous dire, l'un et l'autre, que nous ne sommes pas seuls dans ce grand Paris... —Ou tu ne m'as pas encore dit ce que tu fais! car c'est toujours de moi qu'il est question... Veux-tu, oui ou non, me parler de toi!

—Ah... moi! moi!... Ses traits se crispèrent; il frappa encore sur la table. —C'est vrai qu'ils ont été de fameuses canailles... —Qui donc? —Mes vendeurs!... Mais j'ai été un grand imbécille, aussi! avoua-t-il piteusement. —Qu'est-ce que tu as donc acheté, mon pauvre papa! —Une maison... qui avait tout l'air de bien marcher... garage pour bicyclettes et automobiles... au coin de la rue de Rome et du boulevard des Batignolles... —Et la maison de Brest? —Vendue pour un morceau de pain, par le serin que j'ai été!

—Eh! Eh! morbleu, est-ce que

tu t'imagines que j'y serais resté sans toi, à Brest? Il fallait bien que je sois à Paris pour te venir en aide, le jour où t'en aurais besoin!... Et voilà où j'en suis; la purée et les dentures, des billets... et la faillite, au bout, si je ne peux pas payer... Ça ne tardera même pas, puisque j'ai signé un premier billet pour samedi prochain; deux mille cinq cents francs... —Pauvre papa! Et tu n'as pas de quoi?

Il haussa les épaules. —Puis, tout bonnet, il expliqua enfin par quelle imbécille pente il en était arrivé là. —Dans sa sottise, il lui fallait une affaire, du travail. Il avait apporté quelques économies de Brest. Et voilà que, dans son ancien quartier des Batignolles, tout emballé, il avait aussitôt mis le nez sur cette boutique, qui était à céder, avec droit au bail, à la clientèle... Mais au lieu de se trouver en face du prédécesseur, qui avait déjà fait faillite le malheureux, il était tombé entre les mains d'un agent d'affaires qui avait déjà colloqué la maison à deux individus et qui y mettait un semblant d'animation pour faire illusion à l'acheteur.

Toute une bande se réunissait là, maugnon de cyclisme, de l'automobile, qui fumaient des cigarettes, en discutant bruyamment sur les promesses des courtiers et des chauffeurs. Poinsonnet avait été chambré,

lui qui se croyait toujours un malin des Batignolles, comme le brave petit provincial qu'il était devenu au fond. On lui avait fait miroiter monts et merveilles, une clientèle superbe, des machines de location à peu près neuves, et une occasion exceptionnelle, car c'était pour vendre pour ériger quelque chose de plus considérable avenue de la Grande-Armée.

En deux jours, Poinsonnet avait été allégué dix-huit cents francs qu'il apportait. Par dépit, il avait mis son fonds de Brest à vendre et s'était contenté de deux mille francs, encore engloutis par des aménagements nécessaires, confiés à des amis de la bande.

Puis, bien fier, et plein d'espoir, il s'était allé, après avoir signé pour huit mille francs de billets... —Et ça ne vaut pas un clou, ma chérie! et il n'y a rien à faire dans ce quartier! —Naturellement, papa, puisque tout le mouvement est avenue de la Grande-Armée. —Et l'hiver, pas un client! Quelques jennes gens avaient bien mis leurs bicyclettes en garde, mais avaient déjà payé la location d'avance.

Et tout mouvement avait disparu, aussitôt la vente signée, l'argent et les billets encaissés. —C'est la troisième fois qu'ils

font le coup, les gredins... Je l'ai su ensuite... C'est ma veine, ça, hein? Plus un sou de recettes... —Ça remarcherait peut-être au printemps... —Car, tu penses bien que je vais me faire connaître dans le quartier! Me créer une clientèle comme à Brest! —Tu es si ardent et si complaisant, mon pauvre papa! —Mais jusque-là!... Ah! jusque-là!... —Se peut s'affaiblir à l'idée de l'échec.

—Et ton billet... le billet de mille qu'on t'expédiait tous les six mois à Brest, papa! s'écria Mandiennette comme si elle découvrait quelque chose d'extraordinaire. —Pauvre petite!... J'avais bien compté desans... pour te le rendre ensuite, d'ailleurs... Et mes derniers sous je les ai employés à aller à Brest m'imaginant les voir arriver comme toujours, à date fixe... Et... —Eh bien, père!... —Rien! rien de rien! J'y ai passé la moitié de la semaine, Brest... Rien... Comme si j'avais que j'avais dérobé!... On m'avait bien prévenu, d'ailleurs! —Quoi ça, on t? —Il la contemplant un long moment.

—Ne me demande pas encore ça, petite! Ne me parle pas de ça,